

Postface : La vérité historique derrière *Le secret du treizième apôtre*

Où s'arrête l'Histoire, et où commence la fiction dans *Le Secret du treizième apôtre* ?

L'Histoire n'est pas une science exacte, elle ne parvient jamais qu'à des *hypothèses* de plus en plus affinées. Au fil du temps des résultats sédimentent, mais en Histoire, rien n'est jamais acquis pour toujours : la découverte de nouvelles sources, ou simplement un autre regard porté sur les faits, peuvent remettre en cause une vérité historique quasiment officielle, admise par tous et depuis longtemps.

Le romancier mène son enquête jusqu'à ce point où parvient l'Histoire. Puis il imagine ce qu'elle aurait pu être, *si...* Il n'invente pas un monde nouveau, comme le fait la science fiction : la fiction historique doit être vraisemblable, cohérente avec ce que nous savons par ailleurs.

C'est ainsi que j'ai construit *Le Secret du treizième apôtre*. Nous savons que cet homme a bien existé. A-t-il écrit une épître, pour dire sa vérité sur Jésus le Nazôréen ? Il n'y en a aucune trace, mais *il aurait pu* l'écrire, et elle *aurait pu* nous parvenir, comme ce fut le cas pour tant d'autres écrits laissés derrière eux par les fondateurs du christianisme.

Quel aurait été le contenu de cette épître ? Nous n'en savons évidemment rien, mais une bonne connaissance de l'histoire du I^o siècle permet de l'imaginer.

La fiction, alors, prolonge l'Histoire. J'ai tenté de donner un corps, une voix, une sensibilité à cet homme que l'Église primitive a voulu anéantir à tous prix.

Douze apôtres ?

Notre documentation sur Jésus - l'homme, sa personnalité, et les événements qui ont conduit à sa crucifixion - est remarquablement abondante et détaillée. On en sait bien plus sur lui que sur la plupart des personnages de l'Antiquité. Sa mort, par exemple, est datée avec précision du 7 avril 30¹, un vendredi, à 15 heures de l'après-midi : pareille précision est rarissime pour cette époque. Nous en connaissons les motifs apparents, mais aussi les véritables motifs, cachés dans les textes. Les événements des dernières semaines de sa vie se déroulent devant nos yeux comme un film, tourné par quatre réalisateurs plus ou moins scrupuleux.

Cette documentation - le Nouveau Testament - a été écrite par étapes, dans une période qui commence vers l'an 50 et se termine autour de l'an 100. Elle n'est pas *historique*, mais délibérément *polémique* et même *politique*. C'est l'époque où l'Église se constitue, transforme

¹ Ou 3 avril 33 : mais la plupart des spécialistes penchent pour l'an 30.

Jésus en Dieu, s'invente une légitimité par rapport au judaïsme de ses origines et aux autres religions de l'Empire romain.

Le choix de douze hommes parmi ceux qui le suivaient remonte bien à Jésus lui-même. Pourquoi ce chiffre ? Parce qu'il était immédiatement compris par les foules juives de l'époque : douze, comme les douze fils de Jacob, ancêtres des douze tribus de l'Israël mythique. Ces hommes, il est curieux de remarquer que pas une fois Jésus lui-même ne leur donne le titre d'apôtres, ni même de disciples¹. De son vivant il les a appelés simplement "les Douze"², et ce n'est que plus tard qu'on voit apparaître dans les textes l'expression "les douze apôtres"³.

C'est que le titre d'apôtre va devenir dans l'Église une sorte de marque déposée, un label officiel. Écrivant ses Actes entre 80 et 90, Luc décrit le choix du douzième apôtre qui doit remplacer Judas, mort tragiquement et dans des circonstances mystérieuses. Pour l'élection du remplaçant, *un seul* critère : il devra être choisi parmi ceux "qui ont accompagné Jésus, depuis le baptême de Jean-Baptiste jusqu'à ... la résurrection"⁴.

C'est-à-dire depuis sa sortie du désert, jusqu'à sa mort.

Cette condition, et elle seule, suffit à valider la candidature au titre d'*apôtre* et l'autorité qui l'accompagne⁵. Le titre est tellement honorifique que Paul de Tarse - qui n'a pourtant pas connu Jésus, qui ne remplit donc pas la condition indispensable -, Paul se l'attribuera plus tard à la force du poignet, afin de se sentir mieux armé dans la lutte féroce qui l'oppose aux apôtres légitimes.

Mais, pour les *barons* de l'Église, il ne peut y avoir que douze apôtres. Pas un de plus.

Un treizième apôtre ?

Lorsque Jésus sort du désert, où il a vécu un long temps de méditation solitaire, cinq hommes le rencontrent.

Nous possédons un récit étonnant de cette rencontre. Étonnant, parce qu'il est écrit avec la spontanéité, la fraîcheur, le luxe de détails que seul peut se permettre un témoin

¹ Tous les emplois de ce terme dans la bouche de Jésus semblent porter, à des degrés divers, la marque de fabrique de l'Église primitive : par exemple Mt 10,24 ; 10,42 ; 13,52 ; 26,18 ; Lc 14,26-27, etc...

² L'expression "les Douze" dans le Nouveau Testament semble remonter à Jésus, encore que la phrase rapportée par Jn 6,70 ("Ne vous ai-je pas choisis, vous les Douze ?") témoigne de haine sourde qui opposa les rédacteurs du quatrième Évangile aux "apôtres".

³ Mt 10,2, qui reflète ici le point de vue de l'Église de la 2^e moitié du 1^{er} siècle.

⁴ Ac 1,21-22.

⁵ Matthieu (19,28) fait dire à Jésus : "Quand je siégerai sur mon trône de gloire... vous aussi, vous siégerez sur les douze trônes... des douze tribus d'Israël"

oculaire. Les lieux (la rive du Jourdain), la succession des jours, l'heure sont indiqués avec précision : il ne manque plus que la couleur du ciel, l'odeur des ajoncs aux abords de la rivière... En voici un extrait :

"Le lendemain, Jean-Baptiste se trouvait de nouveau au même endroit [la rive du Jourdain] avec deux de ses disciples... Les deux disciples suivirent Jésus... Ils allèrent, et demeurèrent auprès de lui toute la journée. Il était environ seize heures. André... était *l'un de ces deux* qui avaient suivi Jésus..."¹

L'un de ces deux : qui est *l'autre disciple*, celui qui ne se nomme pas et qui raconte ?

C'est un apôtre, puisqu'il vient de rencontrer Jésus à sa sortie du désert, et qu'il le suivra jusqu'à la fin. Avec André, il est même le tout premier à l'avoir connu, et il sera le dernier à le voir - sur la croix. Malgré cela, jamais il n'apparaîtra dans les listes officielles des apôtres. Ni dans aucun texte du Nouveau Testament, sauf dans le quatrième Évangile, dont il est l'initiateur.

Cet homme, qui aurait pu - mieux que n'importe qui - se prévaloir du titre d'apôtre, se désigne lui-même comme *le disciple bien-aimé* de Jésus. C'est lui que j'appelle *le treizième apôtre*, sans pouvoir le nommer - puisque nous ignorons jusqu'à son nom.

Il réapparaît au début de la dernière semaine que Jésus va vivre à Jérusalem, et décrit toujours les événements dramatiques de ces moments cruciaux avec les accents, la chaleur, la précision d'un témoin oculaire. Mais avant de le suivre dans cette période, il faut revenir en arrière et dire ce que nous savons de lui.

La redécouverte d'un témoin supprimé

C'est dans les années 1980 qu'un savant catholique, Raymond E. Brown, "redécouvrit" officiellement le *disciple bien-aimé* et montra qu'il s'agissait bien d'un treizième homme, distinct de saint Jean l'évangéliste : "Il est évident que le *disciple que Jésus aimait* fut un personnage historique et un compagnon de Jésus"².

Ce témoin inconnu, véritable "homme au masque de fer" de l'Église primitive, apparaît huit fois dans le texte du quatrième Évangile, soit explicitement, soit par allusions sans équivoque. Ainsi, le chapitre 21 décrit le court séjour que Pierre et six disciples ont effectué autour du lac de Galilée, où ils se sont enfuis juste après la crucifixion. L'auteur donne des

¹ Jn 1, 37-40.

² Raymond E. Brown, américain, membre à cette époque de la Commission Biblique Pontificale, la plus haute autorité catholique en matière de Bible : *La communauté du disciple bien-aimé*, éditions du Cerf, Paris 1983, p. 34.

noms : étaient présents "Thomas, Nathanaël, les fils de Zébédée [Jean et son frère Jacques] et *deux autres disciples*". Qui sont ces deux autres disciples ? Un peu plus loin dans le texte, l'un des deux sort de l'anonymat : "Pierre, s'étant retourné, vit derrière lui le disciple que Jésus aimait"¹.

C'est encore lui : c'est *le treizième apôtre*, et dans cette scène il est explicitement distingué de l'apôtre Jean, le fils de Zébédée, que la tradition appelle "l'évangéliste".

Au moment de la rencontre initiale au bord du Jourdain, il a donc passé une journée entière avec le *rabbi* qu'il découvre à cet instant. Mais il ne se joint pas aux quatre autres qui accompagnent Jésus lorsqu'il quitte Jean-Baptiste pour revenir en Galilée. Eux suivent leur nouveau maître, mais aussi ils retournent chez eux. Tandis que lui, il habite Jérusalem. Il connaît bien la ville, ses descriptions dans le quatrième Évangile sont exactes, colorées, et ont été confirmées par les fouilles archéologiques. Il y possède une maison située non loin de celle du grand prêtre Caïphe, dans ce quartier ouest réservé aux personnes riches, et sévèrement gardé par la police juive². Comme toutes les villas de ce quartier, la sienne est vaste et comporte, au premier étage, une "salle haute" pouvant contenir une centaine de personnes : c'est dans cette salle que Jésus prendra son dernier repas, c'est là que la plupart des disciples terrorisés se cachent immédiatement après l'exécution de leur Maître, avant de s'enfuir en Galilée. C'est là aussi que les rescapés de l'affaire Jésus se réfugieront en troupeau informe, quand ils reviendront à Jérusalem quelques semaines après le 7 avril 30. Ils y resteront un bon moment, jusqu'à ce qu'ils se sentent assez en sécurité pour pouvoir se montrer à nouveau en ville. Et c'est dans cette salle que se produira entre eux un phénomène curieux, que l'Église appelle le miracle de la Pentecôte : c'était cinquante jours après la Pâque juive de l'an 30.

Il a donc pris le risque d'abriter et de cacher chez lui les complices d'un crucifié : il leur rend ainsi un immense service, à ce moment-là il est encore solidaire du groupe des apôtres.

Cette bonne entente ne durera pas : on l'a vu, son nom et son existence même ont été gommés de tous les textes du Nouveau Testament, sauf de son récit conservé dans le quatrième Évangile. Lorsque Paul fait à trois reprises un "voyage officiel" à Jérusalem (en 39, en 48 puis en 52), il donne le détail de ses rendez-vous avec les "colonnes", c'est-à-dire ceux qui comptent dans l'Église naissante : le *disciple bien-aimé* n'est mentionné nulle part, ni directement, ni par allusion. A-t-il déjà disparu de Jérusalem, s'est-il déjà réfugié dans le silence qu'on lui impose ?

¹ Jn 21, 2 et 20.

² Ces précisions ont été apportées par l'équipe de J. Charlesworth, *Jesus and the Dead Sea Scrolls*, New York, Doubleday, 1992.

Si les apôtres l'ont poursuivi de leur haine jusqu'à anéantir sa mémoire, lui non plus ne les aime guère : on a remarqué que dans le quatrième Évangile, le mot *apostolos* n'est jamais employé pour désigner les Douze. Comme s'il avait voulu leur dénier ce label officiel de l'autorité, lui pour qui Jésus est le seul *apostolos* de Dieu. Lui qui se désigne lui-même comme *mathètès*, disciple à la mode des philosophes grecs.

Un notable

Riche, il possède une maisonnée : c'est même l'un de ses serviteurs qui introduit discrètement le *rabbi* et sa bande dans le quartier ouest, où leur accent galiléen et leur mine famélique les auraient fait immédiatement repérer. Jésus a soigneusement préparé son entrée clandestine en ville, un signal a été convenu entre lui et son ami, et il en prévient ses disciples :

"Allez à la ville. Un homme viendra à votre rencontre, portant une cruche d'eau. Suivez-le, et là où il entrera, dites au propriétaire : "le maître te fait dire : où est la salle..." Et lui vous montrera la pièce du haut, vaste, garnie..."¹

Le *propriétaire* anonyme, c'est le treizième apôtre, qui est traité dans ce récit comme l'étranger qu'il est devenu pour l'Église officielle, au moment où Marc écrit ce texte un peu avant l'an 70.

Et ce court passage est *le seul* où l'ombre de cet homme apparaisse furtivement dans les Évangiles synoptiques² : lorsqu'ils ont supprimé toute trace de son existence, les apôtres n'ont pas pensé à ce détail - le porteur d'eau, serviteur du *propriétaire* qui fut l'un des leurs, leur frère, avant de leur sauver la vie. Quarante ans plus tard il devenu pour eux un étranger, un ennemi qu'on nomme du bout des lèvres.

Ce détail est authentifié par ceux qui le rapportent - parce qu'ils ne peuvent vraiment pas faire autrement. Il témoigne qu'une relation intime, de confiance et d'amitié, s'est instaurée entre Jésus et celui qu'il avait rencontré, le premier, en sortant du désert. Cette complicité, dont les Douze sont exclus, elle n'a pu que susciter leur jalousie féroce.

Riche, il est aussi entouré de relations haut-placées. Il avoue qu'il est connu du grand prêtre Caïphe, son voisin et la plus haute autorité d'Israël. Il a ses entrées dans son palais, le petit personnel le reconnaît immédiatement et le laisse aller et venir librement : un habitué, à la différence de Pierre qui n'ose pas rentrer, et reste dehors.

¹ Mc 14, 13-15.

² Synoptiques : les trois Évangiles de Matthieu, Marc et Luc (par opposition au quatrième Évangile, dit de saint Jean).

"Pierre et un autre disciple avaient suivi Jésus. Comme cet autre disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans le palais. Pierre [était resté] à l'extérieur, près de la porte. L'autre disciple, celui qui était connu du grand prêtre, sortit, s'adressa à la gardienne et fit entrer Pierre"¹

Toujours pas de nom : mais l'*autre disciple* ici, c'est lui - comme au bord du Jourdain, comme sur la rive du lac de Galilée.

Et c'est lui qui va présenter Jésus à des personnalités de Jérusalem, comme Nicodème (membre du conseil d'État), Lazare (riche propriétaire), Joseph d'Arimatee qui prêtera un tombeau tout neuf pour y abriter temporairement le cadavre du supplicié. Ces personnes aisées, ces propriétaires influents, ces officiels, le petit *rabbi* provincial n'a pu les rencontrer dans la capitale que par l'intermédiaire de son ami : elles ne font pas partie du monde qu'il pourrait fréquenter à Jérusalem, où il n'est jamais que de passage. Elles joueront toutes un rôle déterminant dans les derniers jours de Jésus, et elles ne sont mentionnées (ce n'est pas un hasard) que dans le quatrième Évangile. Autre témoignage de la relation privilégiée qui unissait le galiléen et l'homme de Jérusalem.

Essénien ? Nazôrien ?

Une certitude : le treizième apôtre est, au moment où il rencontre Jésus, l'un des disciples de Jean-Baptiste. Comme les quatre galiléens qu'il semble côtoyer à ce moment-là : seule l'effervescence provoquée par la prédication du Baptiste pouvait rapprocher un instant des hommes de milieu social et d'éducation aussi éloignés que le riche bourgeois de Jérusalem, et les pêcheurs misérables du lac.

Ils sont donc, tous les cinq, baptistes.

Le mouvement baptiste était une nébuleuse née du rejet du Temple, de son culte, de sa hiérarchie corrompue, de sa compromission avec l'argent, le pouvoir et l'occupant romain. Les baptistes avaient remplacé le culte sacrificiel du Temple par des immersions, plus ou moins fréquentes, dans l'eau qui leur procurait la purification intérieure.

Parmi les divers groupes baptistes, les plus célèbres sont les esséniens, qui étaient présents sur tout le territoire d'Israël. Le baptême, qu'ils pratiquaient quotidiennement, était leur sacrement principal - avec un repas rituel très formalisé. Des chercheurs pensent que Jean-Baptiste, avant de vivre en ermite au bord du Jourdain, avait été membre d'une communauté essénienne - peut-être Qumrân.

¹ Jn 18,15-16.

Baptiste lui aussi puisqu'il fréquente Jean, le treizième apôtre était-il essénien ? On ne peut le prouver avec certitude. Mais de nombreux indices du quatrième Évangile montrent une forte influence essénienne sur la communauté qui se regroupera plus tard autour de lui. Lorsque j'en fais un essénien laïc, je vais au-delà des faits établis par l'Histoire, mais je reste dans la vraisemblance.

L'un des groupes baptistes était celui des *nazôréens*. Le treizième apôtre est le seul à témoigner que Jésus en faisait partie : lorsqu'il décrit sa capture par les policiers du Temple, il leur fait répéter - avec une insistance théâtrale - qu'ils recherchent "Jésus *le nazôréen*"¹. Selon lui encore, l'écriteau placé sur la croix du condamné aurait porté l'inscription "Jésus *le nazôréen, roi des juifs*"². Alors que les Évangiles synoptiques sont unanimes et formels : l'inscription, comme c'était la coutume romaine, portait uniquement le motif officiel de la condamnation du crucifié, "Jésus, roi des juifs". L'appartenance d'un condamné à l'une ou l'autre des sectes juives n'intéressait aucunement la puissance d'occupation.

Ces détails permettent d'avancer une hypothèse : le treizième apôtre, s'il était ou avait été essénien, était sans doute devenu nazôréen - comme l'était Jésus, d'où son insistance étonnante à signaler ce fait. Et leur appartenance au même mouvement spirituel a dû être, pour les deux hommes, un élément supplémentaire d'amitié, de complicité et d'intimité.

On ne sait presque rien de ce qu'étaient les nazôréens dans la Palestine du 1^o siècle : la secte serait tombée dans l'oubli, si Jésus lui-même n'en avait pas fait partie. De façon inattendue, leur postérité se retrouve dans le Coran, qui parle souvent d'eux et s'inspire de leur conception particulière de l'identité de Jésus.

Dans les synoptiques, *nazôréen* a été transformé en *nazaréen* - c'est-à-dire habitant de Nazareth. Il *ne fallait pas* que l'identité nazôréenne de Jésus passe à la postérité, ses racines baptistes *devaient* disparaître de la mémoire. Les évangélistes en ont donc fait un habitant de Nazareth (Jésus *de Nazareth*), alors que les fouilles ont montré qu'il n'y a pas trace d'un village à Nazareth au 1^o siècle, et que Flavius Josèphe - qui situe scrupuleusement la moindre bourgade de Galilée - ne parle pas d'un "Nazareth" d'où serait venu le héros des juifs christianisés - dont il a entendu parler.

L'héritier légitime ?

¹ Jn 18, 5 et 7.

² Jn 19,19.

Dès les débuts de l'Église trois hommes - Pierre, Jacques et Paul - luttent en première ligne pour s'approprier l'héritage de Jésus. Dans ce combat des chefs, Jacques possède un atout de taille : il est le *propre frère* de Jésus, son frère de sang¹, son héritier tout désigné.

Pour tenir tête à cette légitimité du sang, les disciples du treizième apôtre vont tenter après-coup de lui inventer une légitimité supérieure : le choix de Jésus *en personne* au moment de sa mort. Un peu comme Paul invoquera le choix de Dieu, pour légitimer sa qualité d'apôtre - alors qu'il n'a jamais connu Jésus.

Le résultat, c'est une courte scène qui ne se trouve que dans le quatrième Évangile, et pour cause : une scène devenue emblématique, partout représentée dans l'art chrétien, et qui a donné lieu à d'infinis commentaires.

Jésus vient d'être crucifié. Le témoignage des synoptiques est formel : un détachement de soldats romains, commandés par un centurion, entourait le lieu d'exécution et veillait à ce que personne ne s'approche des condamnés. Il y a des spectateurs, nombreux, mais tous "se tenaient à distance", notent les Évangiles. On a la confirmation de cette pratique dans une anecdote savoureuse du *Satiricon* de Pétrone², qui raconte les lamentations d'une veuve empêchée par les soldats d'aller décloquer son crucifié de mari : aucun spectateur n'était autorisé à s'approcher du pied des croix, et à parler aux suppliciés.

On trouve pourtant dans le quatrième Évangile le récit d'un dialogue entre Jésus et sa mère :

Or près de la croix de Jésus se tenait sa mère... Jésus donc, voyant sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta mère." Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui³.

Rencontre totalement improbable, et totalement inventée. Pourquoi ? Parce qu'on veut lire là le testament de Jésus, adressé à son ami. "A partir de maintenant *tu es mon frère spirituel*, puisque ma mère que voici est ta mère". Poussée par la nécessité de s'affirmer, la communauté qui se réclame de lui n'hésite pas à attribuer au treizième apôtre le titre de "frère de Jésus", non pas par le sang comme Jacques, mais par la dernière volonté de Jésus lui-

¹ La question des frères et sœurs de Jésus a fait couler beaucoup d'encre. Depuis le II^e siècle, l'Église refuse de voir en eux autre chose que des cousins ou des enfants d'un premier mariage de Joseph. Gênés par cette posture dogmatique mais contraints par l'évidence des textes, les spécialistes admettent maintenant qu'il s'agissait bien de frères et de sœurs de sang.

² *Satiricon*, CXII.

³ Jn 19, 25-27.

même. Frère et héritier de Jésus : cette communauté peut donc prétendre - au même titre que celle de Jacques - à la première place.

Oui, le treizième apôtre était présent à la porte ouest de Jérusalem, dans l'atmosphère lourde et oppressante de la Crucifixion. Mais non, il ne s'est pas avancé au pied de la croix. Il a vu, de loin, le geste de compassion d'un légionnaire qui donne à boire à l'agonisant. Il a vu le coup de lance, et il est le seul à rapporter ce fait historiquement vraisemblable, avec une plume tremblante d'émotion. Il a vu, de loin, et il était seul de tous les apôtres, les autres s'étant enfuis dès la capture de Jésus au jardin des Oliviers.

Il a vu, mais c'est sa communauté qui invente le dialogue au pied de la croix.

Quand elle ajoute que "*dès cette heure-là il accueille Marie chez lui*", c'est un mensonge. Il l'a bien hébergée, mais pas dès la mort du crucifié : quelques semaines plus tard, et mêlée aux rescapés de l'aventure Jésus. Ils vont se retrouver dans la salle haute de sa maison "avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères."¹

L'a-t-il gardée auprès de lui *par la suite* ? La tradition l'affirme, et c'est bien possible.

Quand, dans *Le secret du treizième apôtre*, je montre Marie ayant suivi notre héros jusqu'à Pella, première étape de sa longue itinérance, c'est très vraisemblable. On sait de source sûre que des chrétiens se sont un temps réfugiés dans cette ville de la Transjordanie, avec des membres de la famille de Jésus. Mais on n'en sait pas plus : ni Marie, ni le *disciple bien-aimé* ne sont mentionnés. Ce que j'invente est cohérent avec les quelques renseignements que nous possédons, la fiction prolonge l'Histoire.

Ce pouvoir revendiqué que procure l'héritage spirituel donnera au quatrième Évangile un poids considérable pour la suite des temps, parce que son auteur sera peu à peu assimilé à l'un des douze apôtres, Jean l'évangéliste. Qui raflera la mise, de façon posthume.

L'initiateur du quatrième Évangile ?

Jusqu'à une époque toute récente, le *disciple que Jésus aimait* était identifié par l'Église à l'apôtre Jean, dit l'évangéliste.

¹ Ac 1, 14.

Qui était ce Jean l'apôtre ? Un ouvrier-pêcheur, galiléen, et qui n'a pas dû aller à l'école de la synagogue car plusieurs mois après la mort de Jésus, il va être arrêté en même temps que Pierre par les autorités juives. Or celles-ci

constatant l'assurance de Pierre et de Jean, et se rendant compte qu'il s'agissait d'hommes *illettrés et sans instruction*, s'étonnaient¹

Nous sommes alors aux alentours de l'an 31 : Jean est formellement décrit comme un inculte, ne sachant ni lire ni écrire. Comment ce pêcheur attaché à ses filets, qui ne parle que l'araméen galiléen, comment pourrait-il être l'auteur de l'Évangile qui porte son nom et dont de nombreux passages ont été écrits directement en grec, et un grec de grande beauté, suprêmement élégant et poétique ? Comment pouvait-il ensuite écrire l'Apocalypse, qui témoigne d'une connaissance approfondie des mythes et religions orientales, qui est remplie de références culturelles encore difficiles à décrypter, même aujourd'hui et pour nos modernes spécialistes ?

Comment, pourquoi connaîtrait-il si bien la ville de Jérusalem, ses rues et ses piscines, lui qui n'y va (rarement) que pour sacrifier au Temple ? Et comment surtout pourrait-il être un familier de Caïphe, premier personnage de l'État juif, comment pourrait-il entrer et sortir librement dans son palais (alors que Pierre, son compère, reste à la porte) ?

Il y a plus : selon toute vraisemblance², Jean a été tué en l'an 44 au cours d'une persécution d'Hérode : comment alors peut-il être l'auteur de l'Évangile qui porte son nom, et dont la dernière rédaction est datée par tous de l'an 100, peut-être un peu après ? Comment a-t-il pu écrire l'Apocalypse, qui date de 110, peut-être 120 ?

Non, Jean l'apôtre n'a jamais rien écrit, lui dont les mains n'avaient jamais manipulé que des filets de pêche, n'avaient jamais tenu un calame.

Mais alors, *qui* est l'auteur de "l'Évangile selon saint Jean"³ ?

. . .

Quiconque lit ce texte s'aperçoit qu'il y a de grandes différences de vocabulaire, de style, d'expression, de doctrine même d'une page à l'autre, d'un paragraphe à l'autre, parfois d'une ligne à l'autre. Il faut se rendre à l'évidence : il n'y a pas *un seul auteur*, unique, mais plusieurs. Peut-on en dire plus ?

¹ Ac 4, 13 : grec *idiôtai* (frustes, incultes) *kai àgràmmatoi* (illettrés).

² Voir Marie-Émile Boismard, *Le Martyre de Jean l'apôtre*, Paris, Gabalda, 1996.

³ Je laisse ici de côté la question des 3 épîtres attribuées à Jean, ainsi que de l'Apocalypse : en traiter nous entraînerait trop loin.

Tout de suite, on remarque que cet Évangile est truffé de petits "reportages", extrêmement vivants. Par exemple, trente-six heures après la mort de Jésus, tandis que tous se terrent dans la salle haute de la maison du quartier Ouest :

"Le premier jour de la semaine, à l'aube, alors qu'il faisait encore sombre, Marie de Magdala se rend au tombeau et voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Toute courante, elle [revient trouver] Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "On a enlevé le Seigneur du tombeau..." Alors Pierre sortit [de la salle haute], ainsi que l'autre disciple, et ils allaient au tombeau. Tous deux couraient ensemble, et l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. Et se penchant, il voit les bandelettes qui étaient posées là, cependant il n'entra pas. Alors arriva Pierre, qui le suivait : il entre dans le tombeau et contemple les bandelettes posées là, et le linge qui avait recouvert la tête. Celui-ci n'avait pas été déposé avec les bandelettes, mais il était roulé [ou "plié"] à part, dans un autre endroit..."¹

La qualité visuelle de ce court récit est étonnante : on nous dit qu'il fait encore sombre, qu'ils courent ensemble dans l'obscurité de cette aube du 9 avril, que l'*autre disciple* réussit à distancer son lourdaud de compagnon. On entend presque Pierre arriver enfin, soufflant comme une forge. Les linges sont décrits avec des précisions de femme de ménage...

C'est la marque de fabrique du treizième apôtre, l'*autre disciple*. Nous avons là le témoignage du *témoin oculaire* des événements qu'il raconte.

Il raconte, il n'interprète pas. Il dit ce qu'il a vu.

Ces scènes, croquées sur le vif, parsèment le IV^e Évangile. Familiarisez-vous avec elles, et vous reconnaîtrez immédiatement la griffe du treizième apôtre : la rencontre du début, dont nous avons déjà parlé (Jn 1, 35 à la fin). Puis, plus grand-chose de suivi : Jésus vit en Galilée, son ami ne le rencontre que lorsqu'il "monte" à Jérusalem, à l'occasion des grandes fêtes juives. Alors, il raconte ce qui l'a le plus frappé : l'esclandre du Temple (Jn 2, 13-25), la guérison d'un paralytique (Jn 5) et d'un aveugle-né (Jn 9), l'épisode de la femme adultère (Jn 8), la réanimation de Lazare (Jn 11) et son hospitalité (Jn 12, 1-11)... Et au tout début la scène du "miracle" de Cana, où son témoignage sera réinterprété plus tard par une seule phrase - qui lui donne une tout autre signification.

Puis Jésus vient à Jérusalem pour y mourir : le treizième apôtre le retrouve dans sa ville, et son regard ne le quitte plus, jusqu'à la fin, jusqu'au tombeau trouvé vide puis la rencontre inattendue au bord du lac de Galilée.

¹ Jn 20, 1-7.

Tous ces *bits and pieces*, ces notations d'un témoin oculaire de premier plan, je les ai appelés dans mon roman "le récit du treizième apôtre". Ce n'est pas un Évangile, comme celui de Marc qui prétend à la biographie de Jésus, et dont s'inspireront les deux autres synoptiques. Non, c'est un homme qui se souvient des faits marquants d'une amitié, nouée deux ans auparavant au bord du Jourdain.

Mon hypothèse est que ce récit constitue le noyau initial du quatrième Évangile. Pour comprendre comment, par des retouches étalées dans le temps, le récit du treizième apôtre a été modifié par enrobages successifs - jusqu'à transformer complètement la personne et la personnalité de Jésus, il faut nous intéresser à sa communauté.

La communauté du disciple bien-aimé¹

Des recherches minutieuses ont permis d'établir ce que les textes ne disent pas au premier abord : autour du treizième apôtre, s'est constituée une *communauté*, qui a connu une destinée complexe. Et c'est la complexité de la *communauté du disciple bien-aimé* qui permet seule d'expliquer la complexité du quatrième Évangile, et ses apparentes contradictions.

L'Église primitive n'était pas ce que nous imaginons maintenant, un groupe uniforme, et uni par une conception homogène de Jésus. Elle était constituée de communautés, rassemblées autour de l'un ou l'autre apôtre qui servait de point de ralliement et d'étendard. Paul de Tarse, dans une de ses lettres authentiques, décrit bien la situation :

J'entends dire... qu'il y a des discordes entre vous. Je m'explique : chacun de vous parle ainsi : "Moi, j'appartiens à Paul - moi, à Apollos [collaborateur de Paul] - moi, à Pierre - et moi, au Christ !" ²

Autrement dit, plusieurs apôtres avaient fondé une communauté, qui "appartenait" à son fondateur.

Les Actes des apôtres décrivent trois de ces communautés, qui s'opposent et se déchirent violemment : celle de Pierre, majorité que le vieux chef tiendra d'une main de fer jusqu'à son éviction finale de la Palestine. Il va alors être remplacé à Jérusalem par Jacques, frère de Jésus, qui prend peu à peu la tête de ceux qu'on appellera (d'un terme trop général pour être exact) les *judéo-chrétiens*.

¹ Les travaux de Raymond E. Brown (1983), cités plus haut, ont servi à élaborer mes propres hypothèses. Ce grand savant a ouvert des portes, sans pouvoir les franchir toutes : il se serait alors exclu de son Église. Je n'ai plus les mêmes contraintes, et peux m'aventurer là où il doit se contenter de suggérer.

² 1Cor1,12

Puis un nouveau venu entre de manière fracassante sur la scène : Paul de Tarse. Il affiche son mépris pour les apôtres officiels, "ces notables - peu m'importe ce qu'ils sont !" ¹ Sur tout le pourtour du bassin méditerranéen vont naître des communautés nombreuses, qui se réclament toutes de son autorité.

On a découvert qu'une quatrième communauté pouvait être identifiée en Palestine, celle que le treizième apôtre rassembla autour de lui. Cette communauté, tout comme son fondateur, a été rayée de la mémoire de l'Église : un examen minutieux des textes permet pourtant de se faire une idée de son parcours tourmenté.

D'abord, vont se réunir autour du *disciple bien-aimé* des juifs qui étaient venus à Jésus. C'est sans doute à ce groupe initial qu'il transmettra ses souvenirs sur l'homme qu'il a connu : ils constituent ce que j'ai appelé son *récit*. Son témoignage sera englobé dans les constructions successives de la communauté, au gré de ses évolutions. Elle vit en effet en milieu ouvert, au milieu d'une effervescence que nous avons du mal à imaginer, et qui tient au contexte juif de l'époque. On la voit se heurter à tous les groupes de pression qui s'entrecroisent autour d'elle.

Le premier heurt, il se produira avec Pierre et avec les siens, qui prétendent être les seuls représentants de la "pensée correcte". L'opposition entre le premier des Douze et le treizième apôtre fut violente, on en a plusieurs témoignages dans le quatrième Évangile.

Puis il y a la confrontation avec les disciples de Paul, juifs d'origine grecque. Prise en tenaille entre ces deux groupes qui s'affrontent violemment au cours de l'assemblée de l'an 48, à Jérusalem², la communauté prend ses distances.

Je fais le récit de cette assemblée décisive dans le chapitre 28 du *Secret du treizième apôtre*. Et quand j'imagine que c'est ce jour-là qu'une fracture définitive s'installe entre mon héros, sa communauté et le reste de l'Église naissante, je ne dispose d'aucune preuve historique digne de ce nom : mais c'est tout-à-fait vraisemblable.

Rejetée par l'Église, la communauté du treizième apôtre se confronte avec les juifs, qui ne font pas la différence et l'englobent dans la méfiance, puis dans la haine et dans l'exclusion dont les premiers chrétiens furent victimes en territoire juif.

Enfin, il y a la rencontre avec les païens de l'Empire, dont la philosophie et les religions baroques exerceront sur le christianisme naissant une fascination, qui deviendra vite une empreinte.

Sous la pression de ces influences conjuguées, la communauté du treizième apôtre va connaître des tensions internes très fortes. Autour d'une question centrale, que l'Église mettra

¹ Gal 2,6.

² Actes des Apôtres, chapitre 15.

sept siècles à trancher : *l'identité de Jésus*, qu'on va appeler de moins en moins *le nazôréen* et de plus en plus *le Christ* (en hébreu : Messie). Sans que ce terme, cependant, signifie encore une divinisation complète de l'ami rencontré au bord du Jourdain. Devenu Messie, Jésus n'est plus tout à fait un homme ordinaire, mais il gravite encore dans l'orbite de l'humanité ordinaire.

La communauté du treizième apôtre est alors rejointe par de nouveaux membres, venus du monde grec¹. Sous leur influence, Jésus va être progressivement identifié au Dieu créateur : il quitte le monde des humains pour être placé sur orbite divine. On imagine le choc, pour ceux qui voulaient rester fidèles à l'enseignement du treizième apôtre : c'était une dénaturation, une trahison pure et simple de son témoignage. La communauté va alors exploser en trois groupes :

1- Ceux qui acceptent la divinisation et quittent la communauté pour fusionner avec l'Église devenue majoritaire : il faudra encore une génération pour qu'ils assimilent la philosophie populaire grecque. A la fin du I^o siècle ils utilisent son vocabulaire pour graver dans le marbre la divinité de Jésus : c'est le Prologue du quatrième Évangile. Rédigé directement en grec, ce texte est l'un des sommets de la poésie antique. Il décrit un Jésus dématérialisé, devenu Verbe de Dieu et créateur de l'univers : on est loin de l'ami, rencontré autrefois au bord du Jourdain !

2- Ceux qui ne veulent pas quitter Jérusalem : après l'éviction de Pierre, ils fusionnent avec les judéo-chrétiens de Jacques et de ses successeurs.

3- Ceux qui sont restés fidèles au treizième apôtre, envers et contre tous. Vers 90, les Actes des Apôtres parlent déjà d'un "parti des nazôréens"², qui ne se distingue pas encore des chrétiens en général. Peu après, les annales du christianisme les mentionnent comme des hérétiques, confondus parfois avec les ébionites, autre hérésie condamnée par l'Église.

Mon hypothèse est que les disciples restés fidèles au treizième apôtre peuvent être identifiés à ces nazoréens qu'on voit apparaître dès le début du II^o siècle comme un mouvement autonome, partout pourchassé. Ils vont écrire un *Évangile des nazôréens*, dont Origène prendra connaissance avant qu'il soit détruit par l'Église dominante. Peut-être peut-on l'assimiler à l'*Évangile des Hébreux*, dont quelques lignes nous sont parvenues ? L'Histoire a

¹ Je passe ici sous silence une étape importante, celle de la rencontre avec les Samaritains. Pour plus de détails, voir mon essai paru en mars 2008, *Jésus et ses héritiers, mensonges et vérités* (Albin Michel).

² Ac 24,5.

été si bien réécrite par l'Église qu'il est difficile, maintenant, d'avoir des certitudes sur ce point précis.

Mais les nazôréens vont connaître une postérité inattendue : quiconque lit le Coran, en se référant à l'original arabe, s'aperçoit que dans nos traductions françaises il y est souvent question des "chrétiens" : mais c'est *naz'ra* que l'auteur du Coran a écrit, *nazôréen*. Et c'est dans leur conception de Jésus qu'il puise, pour exposer sa compréhension si particulière du christianisme. Nous devons donc au Coran de posséder une documentation relativement étendue sur la façon dont les nazôréens du VII^e siècle avaient fait évoluer l'enseignement du treizième apôtre sur Jésus.

Dans *Le secret du treizième apôtre*, j'ai tenté de mettre en scène cette histoire si troublée (et si pleine de trous), depuis la disparition du disciple bien-aimé à la fin du quatrième Évangile, jusqu'à la réapparition des nazôréens dans le texte du Coran.

L'adieu de la communauté

La mort du treizième apôtre a été, pour ceux qui lui étaient restés fidèles un choc considérable. Sa communauté a pu espérer qu'il ne mourrait pas. Elle manifeste à la fois cette espérance folle, et son désespoir, dans les dernières lignes du quatrième Évangile :

Voyant [le disciple que Jésus aimait les suivre], Pierre dit à Jésus : "Seigneur, et lui, que lui arrivera-t-il ? " Jésus lui répondit : "Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi." Le bruit se répandit alors chez les frères que ce disciple ne mourrait pas. Or Jésus n'avait pas dit à Pierre : "Il ne mourra pas", mais : "Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne..."¹

Cette même communauté témoigne solennellement que tout ce qui a été conservé de lui dans cet Évangile correspond bien à son témoignage, à ce qu'il a vu :

C'est ce disciple qui témoigne de ces faits et qui les a écrits, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité².

Par là, elle s'oppose vivement à ceux qui ont transformé Jésus d'abord en Christ, puis en Dieu : ils ont réussi à insérer leur propre témoignage dans le texte. Il contredit le précédent :

[Tous ces signes] ont été mis par écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu¹.

¹ Jn 21, 20-23.

² Jn 21, 24.

Maintenues à quelques lignes de distance, ces deux proclamations qui s'opposent montrent, de façon éloquente, quel fut le destin tourmenté d'un groupe d'homme emmené par *celui qui avait vu*. Son récit a été conservé dans le texte final du quatrième Évangile : les strates se superposent, se mélangent, mais rien d'essentiel n'a disparu. Il faut voir là, certainement, la marque du rayonnement exceptionnel du treizième apôtre. Acharnés à sa disparition, ses ennemis n'ont pas osé toucher à son témoignage. En le corrigeant jusqu'à le trahir, ils lui ont offert le plus bel hommage : grâce à eux nous savons, comme le père Nil (le héros de mon roman), que la vérité finit toujours par refaire surface.

La postérité du treizième apôtre

La recherche sur le Jésus historique a fait depuis un demi-siècle des progrès considérables. Je me suis inscrit dans cette recherche par la publication, d'abord en 2001, de *Dieu malgré lui, nouvelle enquête sur Jésus*², puis en mars 2008 de *Jésus et ses héritiers, mensonges et vérités*³ : dans la présente Postface j'ai dû me limiter à un résumé, succinct et très incomplet, de ces travaux récents. Reste en effet la question brûlante des circonstances de la trahison de Jésus, du rôle joué par Judas, par Pierre. Je renvoie le lecteur à ces deux publications. Il y trouvera toutes les preuves de ce qu'il vient de lire : le complot de Pierre et du treizième apôtre, l'assassinat de Judas par Pierre... Ce n'est pas de la fiction, mais un ensemble d'hypothèses fondées sur un travail minutieux. Le résultat a de quoi surprendre : j'en revendique la pertinence historique.

Pendant dix-neuf siècles, la *version officielle* des faits s'est imposée à l'Occident chrétien, basée sur une lecture tronquée des textes. Des mensonges d'État ont permis à une civilisation - la nôtre - de se développer et de durer jusqu'à nous. En levant les zones d'ombre entourant ces hommes qui l'ont rencontré, la recherche dépouille Jésus de sa parure mythologique. Mais elle nous prive aussi de l'imaginaire fondateur de notre culture.

Au moment même où les Églises traditionnelles semblent entrer dans une longue agonie, plongeant notre civilisation dans l'incertitude sur ses valeurs fondatrices, les chercheurs se libèrent du poids de l'Histoire officielle et portent sur Jésus un regard à la fois neuf et rafraîchissant. Je veux y voir plus qu'une coïncidence : la promesse, pour l'Occident, d'un souffle et d'une espérance qui semblent désormais lui faire cruellement défaut.

¹ Jn 20, 30.

² Robert Laffont, 358 pages.

³ Albin Michel, xxx pages.

© Michel Benoît, décembre 2007.